

Article

« "Re-connaître" et "Connaître" par les signes »

Claude Albert et Françoise Beaulieu

Études littéraires, vol. 27, n° 3, 1995, p. 111-129.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501099ar>

DOI: 10.7202/501099ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

« RE-CONNAÎTRE » ET « CONNAÎTRE » PAR LES SIGNES

Claude Albert et Françoise Beaulieu

■ Aux dires de Christine Ladd, une des anciennes élèves de Charles Sanders Peirce au temps où il enseignait à l'Université Johns Hopkins, celui-ci n'a sûrement pas laissé sa marque par ses qualités de communicateur. Elle rapporte, notamment, qu'il « ne faisait aucun effort pour relier ses idées entre elles et leur donner une certaine cohérence » (Wiener et Young, 1952, p. 291), ce qui ne manque pas d'étonner de la part du philosophe. Ce témoignage surprend d'autant plus qu'au même moment il travaillait à une théorie qui, non seulement anticipait le schéma de Shannon et Weaver en le situant dans une continuité

d'interprétation¹, mais faisait de cette « consécution de signes » une condition essentielle de tout apprentissage. Pour exercer son influence, il entretenait la conviction que l'information se doit de passer par le relais de la représentation (elle-même fondée sur trois phanérons [2.303], ou neuf catégories [2.254-64], ou dix classes de signes [2.229²]), aspect qui devait s'imposer comme un leitmotiv de la sémiotique : c'est pourquoi, au-delà de la description des canaux et des modèles linéaires de diffusion des messages, il importe de réfléchir à leur nature intrinsèque et à leur prise en charge par un interprète³, domaine où Peirce,

1 À ce sujet, voir Thomas Sebeok, 1986. Il serait intéressant par ailleurs d'étudier la relation des théories de Peirce avec les modèles de Katz et Lazarsfeld, Moles, Rogers et Schoemaker, Galtung et Ruge, Rosengren, Noëlle-Neumann, Watzlawick, Helmich-Beavin et Jackson, Jakobson, Ogden et Richards et ainsi de suite.

2 *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*. Le premier chiffre désigne le numéro du volume, le second celui du paragraphe. Désormais nous renverrons à ses écrits en adoptant cette convention.

3 Signalons à ce moment-ci que les notions « d'interprète » et « d'interprétant » ne se confondent jamais. La première renvoie à une personne physique dont l'esprit constitue le lieu de l'interprétation ; la seconde à une étape constitutive du processus de la connaissance. Voir à ce sujet le commentaire de Gérard Deledalle dans *Écrits sur le signe*, 1978, p. 218-219.

malgré ses déconvenues ⁴, se sentait résolument à l'aise.

Faisant fi des frontières entre les disciplines, son approche de la signification, solidaire avec les notions de phénoménologie qu'il développait en parallèle, comporte des difficultés. Nommément, la théorie de la connaissance, multidisciplinaire et embrassant d'énormes objets, se trouve en attente de vérifications expérimentales, « inductives » dirons-nous, sinon elle risque de ne demeurer qu'une vaste spéculation. Son application au domaine de la communication, à cet égard, constitue une ouverture prometteuse, vu que le langage s'avère un système privilégié de codification de la réalité et que son utilisation exploite des procédés de représentation fort complexes.

Véhicule privilégié d'information, le « texte », au sens où nous l'entendons ici, se présente comme une entité débordant largement les limites des genres littéraires (roman, essai, poésie, nouvelle, mémoire, etc.) et des médias (livre, musique, peinture, etc.). De fait, il s'insère dans un ensemble de « signes » beaucoup plus vaste : regardé sous l'éclairage d'une sémiosis culturelle, c'est-à-dire par le

biais d'une interprétation menée par un lecteur *collectif*, il se distingue par le fait qu'il agit comme un moyen de formation du goût, des idéologies et du savoir, et ce, en exploitant des stratégies d'écriture, des combinaisons et des supports matériels variés. Il est ce phénomène, un *phanéron* devrions-nous dire, qui, contrairement à d'autres entités signifiantes, parvient à s'intégrer dans le domaine réservé de la culture en raison de ses qualités propres et de sa fonction.

Dans cette perspective, nous examinerons la production et la réception d'un type de textes fort diffusés à l'heure actuelle, qui peuvent avoir une valeur normative réelle — même si d'aucuns se plaisent à la leur contester —, mais qui nous intéressent surtout parce que leur lecture illustre parfaitement les différentes étapes du processus de la connaissance. De par leur organisation distinctive, nous croyons en effet que les « périodiques », c'est-à-dire tout message conçu et réalisé pour être publié à intervalles réguliers, nous aideront à mieux discerner les règles de l'entendement individuel et collectif, parce qu'ils grossissent tout et se voient soumis à des impératifs de production qui

⁴ Peirce était-il ou non un mauvais communicateur ? Difficile de le dire de manière certaine. Une chose reste sûre, c'est qu'il refusait obstinément de s'adapter à son auditoire quand il croyait que cela pouvait entraîner un nivellement de la connaissance scientifique. Le passage suivant, tiré d'une lettre écrite en décembre 1897 (Putnam et Ketner, 1992, p. 26) — alors qu'il était depuis longtemps retiré de l'enseignement — donne une idée de son état d'esprit : « People who cannot reason exactly (which alone is reasoning), simply cannot understand my philosophy, — neither the process, methods, nor results. The neglect of logic in Cambridge is plainly absolute. My philosophy, and all philosophy worth attention, reposes entirely upon the theory of logic. It will, therefore, be impossible for me to give any idea of the nature either of my philosophy or of any other of any account ». Puis il poursuit : « Your Harvard students of philosophy find it too arduous a matter to reason exactly. Soon your engineers will find it better to leave great works unbuilt rather than go through the necessary calculations. And Harvard is only a little in advance of the rest of the country on this road, and this country a little in advance of Europe. The Japanese will come and kick us out, and in the fullness of time *he* will come to the questions which my philosophy answers, and with patience will find the key, as I have done. »

commandent une grande efficacité. Par là, peut-être apprendrons-nous que l'acquisition d'idées nouvelles ne peut se faire qu'à un rythme assez modéré, constatation qui s'applique d'ailleurs à toutes espèces de signes culturels.

Lire à toute vitesse

Elle est loin l'époque où les journaux à grand tirage s'arrachaient les textes des écrivains en vogue pour les publier en dix, vingt ou même trente épisodes. Cette pratique a disparu au tournant du XX^e siècle, probablement parce que la concurrence entre les périodiques s'est aiguisée et que des objectifs de rentabilité à court terme ont précisé leurs contenus respectifs. Avec le développement du tirage photographique dans les années 30, de nouvelles règles du jeu ont commencé à s'imposer, favorisant l'émergence d'une signification qui passait jusque là pour secondaire. En quelques années seulement, ce sont les exigences des « sponsors », garants désormais de la prospérité des textes, qui les ont façonnés à l'image que nous leur connaissons aujourd'hui, de sorte que la composition « sérielle », ou « paradigmatique » ou « discontinue » ou « intermittente » a pris le pas sur l'organisation « linéaire » ou « continue » de la signification. Dans la plupart des périodiques, il n'est plus nécessaire (ni même possible) d'effectuer la lecture en commençant par la page frontispice, pour aboutir à la table des matières, puis aux articles dans l'ordre où ils nous sont présentés : pressé de reconnaître une information stimulante, le lecteur feuillète plutôt le texte

d'un bout à l'autre, le balaye pour en saisir les signes organisés dans l'espace, pour ensuite commencer une lecture plus suivie. Autrement dit, en regardant les images, les titres, les publicités, les systèmes de renvois et la mise en page, il instaure un nouvel ordre de lecture que la langue écrite, c'est-à-dire les séquences de caractères typographiques, ne peut plus nécessairement endiguer.

Tout écrivain qui, en marge du livre, compose un article pour un feuillet, un dépliant, une circulaire, un opuscule, une gazette, un journal, un hebdomadaire, un mensuel, un bulletin, un quotidien, un organe, un pamphlet, une feuille de chou, un canard, un magazine ou une revue, sait qu'il doit structurer son message en conséquence, c'est-à-dire développer un système de « repérage » qui permet au lecteur de retracer rapidement l'information qui lui est familière. Cette condition est impérieuse : considérant que dans les kiosques à journaux, ou même dans les bibliothèques, l'examen des textes se fait en trombe et que le choix offert est considérable, il faut bien qu'un éventuel acheteur ou lecteur sache promptement s'y retrouver. C'est ainsi qu'une hiérarchie sémiotique s'établit entre les deux grands groupes d'unités en présence : d'une part les images, ou signes à organisation spatiale, et d'autre part les écritures, ou signes à organisation temporelle, dans une concurrence et une coopération qui font place à beaucoup de créativité. Mais cet arrangement n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus remarquable. L'idiolecte des périodiques « commerciaux » et « culturels », s'il nous est permis de les qualifier

de la sorte, fait ressortir une caractéristique de la sémiotique culturelle qu'il était beaucoup plus difficile d'entrevoir dans le livre, à savoir qu'il est impossible d'apprendre quelque chose de nouveau sur l'objet du signe sans en avoir une connaissance préalable.

Jeux de signes culturels

Au cours de sa carrière, Peirce a formulé des définitions du signe qui traduisent des moments forts de l'évolution de sa pensée. Pour les besoins de notre exposé, nous insisterons sur un passage publié en 2.231, qui éclaire le processus de décodage des périodiques. Il se lit comme suit :

[L'objet du signe est] ce dont il [le signe] présuppose la connaissance afin d'apporter une information supplémentaire à son sujet. (...) S'il existe une chose qui transmet une information sans avoir absolument aucune relation avec rien de ce que connaît directement ou indirectement la personne qui comprend cette information quand elle lui est communiquée (ce qui serait une curieuse espèce d'information), le véhicule de cette sorte d'information n'est pas appelé, dans ce volume, un signe.

Très tôt, c'est-à-dire vers 1867, Peirce acquit la conviction que toute sensation, impression ou sentiment spontané, en d'autres termes l'intuition, n'existe pas et que le raisonnement consiste en un flux de signes qui engendrent des interprétants de plus en plus développés (1.41, 5.253). Révolutionnaire en son temps, cette perception le demeure encore aujourd'hui, non seulement parce que peu de philosophes admettent que les facultés humaines les plus subjectives comme le jugement, le goût, la volonté et la peur sont la conséquence *logique* de signes antérieurs, mais surtout parce que

cette continuité d'interprétation implique l'impossibilité d'apprendre quelque chose de nouveau sur l'objet d'une pensée sans en avoir une connaissance *a priori*.

Voilà sans doute une découverte inadmissible pour les premiers exégètes de la sémiotique, sauf qu'à l'heure où les théories de la communication nous ouvrent des horizons différents, où la signification du texte n'est plus perçue comme un fait définitif et intangible, il en va autrement. L'interprétation des périodiques par un lecteur collectif, à notre sens, constitue une preuve « expérimentale » de ce qu'il avance, même si pour adhérer à sa définition du signe il nous faut adopter un esprit anticartésien. Car en dehors de la pensée, il n'y a ni conscience de soi (5.225) ni réalité (5.253), vu que les faits contingents ont besoin d'affleurer à la conscience pour exister. Or s'il en est ainsi, pourquoi ne pas admettre que l'homme est un signe et qu'il doit nécessairement *reconnaître* l'objet de ses pensées avant d'atteindre à une *connaissance* nouvelle ? En adoptant la vision de la théorie des signes, conséquemment, plusieurs « phénomènes » nous apparaîtront transformés.

L'interprétation des périodiques est un processus dont les modalités de l'inférence peuvent rendre compte. Convenons immédiatement qu'elles donnent lieu à deux espèces de procédure : la première visant à une sélection de l'objet du signe, la deuxième y apportant une signification supplémentaire. Dans la réalité, toutefois, la sémiotique est un mécanisme dont les parties se fondent parfaitement les unes dans les autres, de sorte que

toute tentative de classification comporte nécessairement quelque chose de faux ⁵. Pour rechercher les causes de nos comportements de lecteurs, nous allons recourir à un modèle « fonctionnel » et, ce faisant, nous verrons qu'il est un outil fort utile pour interpréter un phénomène en constante mutation.

Le décodage « individuel » d'un périodique diffère sensiblement de celui qu'effectue un lecteur « collectif », malgré que les deux niveaux de saisie ont forcément plusieurs points en commun. Il n'y a de connaissance que par les signes, ce qui signifie que nous devons en comprendre la nature et le fonctionnement avant de passer à autre chose. Il existe dans la nature autant que dans l'esprit des possibilités sémantiques que personne n'a encore exploitées, mais dont l'avancement constant du savoir scientifique atteste la présence. Peirce les appelle « représentamen » ou « priméité », dépendant de l'aspect (structurel ou ontologique) qui est mis en évidence (2.229, 1.422). Pour les rendre manifestes, il s'agit de les relier à un objet préexistant dans le domaine de la culture en recherchant l'un ou l'autre des trois types de relation suivants : la ressemblance (le portrait et son modèle), la coïncidence (la carte géographique et son référent) ou l'analogie (le rouge qui évoque la violence en vertu d'un critère arbitraire) (2.250-2.252). Dans les trois cas, le rapprochement entre le représentamen et l'objet ne peut se faire directement, contrairement à ce que laisse entendre le *Cours de Linguistique*

générale de Ferdinand de Saussure ; il s'effectue par le biais d'une conception médiatrice, commune au relat et au corrélat, qui fait partie intégrante du mécanisme de l'entendement. Si Pierre ressemble, coïncide ou représente Paul, ce peut être en vertu des idées de « grandeur », de « stature », de « posture », de « comportement », d'« attitude » et ainsi de suite, mais jamais sans raison explicite qui, elle, sera reprise et standardisée dans le cadre d'une définition générale du signe.

Ainsi, toute « priméité » que le lecteur de périodiques parvient à rapprocher d'un objet spécifique, ou « secondéité », par l'entremise d'un lien, dit « tiercéité » ou « interprétant », produit une signification (2.228). Comment alors l'étonnante diversité de l'interprétation individuelle s'oppose-t-elle à la prévisibilité du décodage effectué à l'échelle collective ? L'intelligence est ainsi faite, observons-nous empiriquement, qu'elle ne procède pas toujours à une analyse détaillée des données de l'observation. À la longue se développent des habitudes d'interprétation (8.343) qui permettent de « re-connaître » le signe en bloc (par l'entremise des inférences inductives et déductives) sans créer de nouvelles relations, ce qui se traduit évidemment par une tension de lecture beaucoup moindre. Voilà ce que n'importe quel individu cherchera à faire spontanément, indépendamment de son érudition et de sa volonté d'apprendre de nouvelles choses. Mais, heureusement, il n'en va pas toujours ainsi, l'observation introduisant

5 Voir à ce sujet les commentaires de Gérard Deledalle, 1979, p. 87-88.

des faits surprenants qui contredisent l'expérience de l'interprète et l'obligent à tout remettre en question :

The irritation of doubt causes a struggle to attain a state of belief. I shall term this struggle *Inquiry*, though it must be admitted that this is sometimes not a very apt designation. The irritation of doubt is the only immediate motive for the struggle to attain belief. It is certainly best for us that our beliefs should be such as may truly guide our actions so as to satisfy our desires ; and this reflection will make us reject every belief which does not seem to have been so formed as to insure this result. But it will only do so by creating a doubt in the place of that belief. With the doubt, therefore, the struggle begins, and with the cessation of doubt it ends. Hence, the sole object of inquiry is the settlement of opinion. (5.374-75)

C'est ainsi que, pour résoudre une tension, se met en branle le processus quasi-mathématique de l'« apprentissage » (inauguré et perpétué par l'inférence abductive ⁶) qui assure l'appréhension de nouveaux objets et dont la nature et l'intensité varient sensiblement en fonction du genre de texte considéré.

La « sémosis », ou séquence marquant le renforcement ou le remplacement d'une habitude par une autre, s'adapte au niveau sociologique où elle se trouve. L'expérience collatérale d'une société excédant largement celle d'un lecteur isolé, une communauté de lecteurs ne se laisse que rarement surprendre par un fait contingent et n'admet le changement de ses normes que dans des cas limite.

L'acheteur de périodiques, au contraire, se trouve à la merci de nombreuses informations inattendues et devra faire preuve de plus de souplesse. En ce sens, les habitudes d'interprétation qu'il a acquises par expérimentation au sein de son milieu culturel gardent toujours un caractère transitoire. Qu'advient-il alors quand, après avoir reconnu des titres et des images familières, il se retrouve engagé dans un article déroutant ?

Dans les faits, sa réaction n'a rien de compliqué même s'il fait face à des masses de signes d'une diversité et d'une profusion considérable. Pour commencer, il réalise un bilan de la situation sous forme de diagrammes mentaux, de façon à bien cerner la nature du problème qui se présente à lui :

As to that process of abstraction, it is itself a sort of observation. The faculty which I call abstractive observation is one which ordinary people perfectly recognize, but for which the theories of philosophers sometimes hardly leave room. It is a familiar experience to every human being to wish for something quite beyond his present means, and to follow that wish by the question, " Should I wish for that thing just the same, if I had ample means to gratify it ? " To answer that question, he searches his heart, and in doing so makes what I term and abstractive observation. He makes in his imagination a sort of skeleton diagram, or outline sketch, of himself, considers what modifications the hypothetical state of things would require to be made in that picture, and then examines it, that is, *observes* what he has imagined, to see whether the same ardent desire is there to be discerned (2.227).

6 La différence entre abduction, déduction et induction se trouve exprimée au mieux dans un exemple donné en 2.623. Sous forme de syllogismes, les caractéristiques de chaque inférence sont mises en évidence comme ceci : *Déduction* : [règle] tous les haricots contenus dans ce sac sont blancs* [cas] ces haricots proviennent de ce sac[∞] [résultat] ces haricots sont blancs. *Induction* : [cas] ces haricots proviennent de ce sac* [résultat] ces haricots sont blancs[∞] [règle] tous les haricots de ce sac sont blancs. *Abduction* : [règle] tous les haricots de ce sac sont blancs* [résultat] ces haricots sont blancs[∞] [cas] ces haricots proviennent de ce sac. Dans les deux premières modalités, la conclusion précise un fait déjà contenu dans les prémisses ; dans la dernière, elle établit entre elles une relation purement spéculative.

À cette étape d'« observation abstraitive », pour employer la terminologie de Peirce, succède la formulation d'une « hypothèse » (2.779) qui prend habituellement pour guide des considérations économiques (la plus probable en premier suivie des autres dans un ordre réglé), les habitudes d'interprétation de la collectivité ou encore tout simplement l'« instinct » (6.528). Puis se déroule une série de « vérifications empiriques » (7.161-7.255) qui, dans des conditions favorables, donneront lieu à une « généralisation » (2.619-2.623) suffisamment convaincante pour devenir une nouvelle habitude d'interprétation. Ce remarquable processus de connaissance se déploie en outre d'une manière rigoureusement systémique, de sorte que le décodage d'un texte « sériel » ou « linéaire » ne s'avère jamais une affaire privée : à chaque fois, il constitue un enseignement sur les valeurs culturelles.

À propos des modalités de lecture

Agissant à titre de « gardien » d'une culture donnée, l'interprète culturel, défini comme la somme des lectures individuelles et des interactions systémiques, attribue des valeurs de littérarité, de non littérarité ou d'anti-littérarité aux signes qui sont portés à son attention, de sorte que l'ensemble qu'il façonne représente le mieux possible la réalité. Contrairement à ce que nous pourrions

croire, rien de ce qui compose la mouvance de la culture n'est le fruit du hasard, chaque partie de l'édifice ayant sa raison d'être et sa fonction dans la croissance de la collectivité⁷. Aussi les périodiques déclenchent-ils une sémiosis qui obéit à des lois rigoureuses, à une logique imperturbable, vu que leur réception s'effectue par la pensée et que celle-ci ne peut se développer de manière fortuite.

Cette logique, en tout ou en partie, est celle que Peirce a recherchée dans toutes les manifestations de la signification. Transposée dans un contexte pratique, elle prend un aspect qui pourrait ressembler à ceci : un interprète individuel entre chez un détaillant de périodiques et, apercevant les pages-couvertures disposées sur les rayons, il procède à des jugements perceptuels ; guidé alors par son expérience collatérale, il balaye du regard les représentations qui lui sont proposés et, sans être tout à fait conscient de l'opération qui s'effectue en lui⁸, il sélectionne l'objet qu'il désire acheter ; cherchant à en savoir davantage, il arrive ensuite à l'étape de l'« observation abstraitive » qui consiste en une analyse diagrammatique des couleurs, des formes, de l'orientation, du grain, des dimensions et même des titres ; puis enfin, par l'une ou l'autre des modalités de l'inférence, il aboutit à la création d'une habitude qui témoigne d'un changement de

7 Sur ce point, voir les textes de Louis et Marie Francoeur, 1988-89 et 1993.

8 À propos de la perception, notamment, Peirce précise en 8.70 qu'elle n'est pas un type particulier de raisonnement, mais un « raisonnement dans un sens généralisé, (...) personne n'ayant jamais prétendu que la perception soit une inférence dans le sens strict d'inférence consciente ».

ses goûts, de ses comportements et de son savoir, en d'autres termes d'une identité culturelle plus achevée.

Sous l'impulsion des créateurs de messages publicitaires, de nombreux chercheurs ont tenté de décrire les moments successifs de l'interprétation, avec pour résultat l'instauration de règles de composition bien connues⁹. Sur la base de cette analyse qui, dans le cas des périodiques, minimise l'importance du mode de lecture linéaire, s'est construit un protocole de lecture qui se présente habituellement de la manière suivante :

Lecture intermittente

1. perception des images
2. perception des titres associés aux images
3. perception du détail des images
4. mise en hiérarchie des énoncés autour des images
5. création d'un système signifiant autour des titres et des sous-titres
6. début de la lecture linéaire après sélection de thèmes familiers
7. retour sur les titres et ajustements sémantiques
8. décodage systématique et linéaire des écritures sous un titre précis et dans une chaîne causale
9. retour sur les titres et ajustements sémantiques

Lecture linéaire

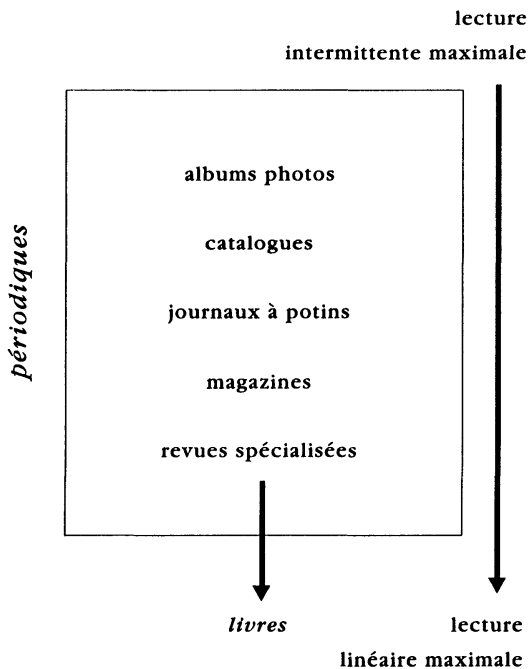
Cet ordre est relatif au fait que la saisie graphique ou spatiale de l'information s'effectue en un instant, alors que le décodage des signes linguistiques requiert une plus grande assiduité. Ici les partisans d'une tradition littéraire valorisant les propriétés du livre en ont profité pour affirmer que l'écriture scripturale comporte une information plus dense et polysémique, tandis que les éditeurs de périodiques ont développé la conviction — visible dans leur façon d'effectuer la mise en page des magazines à succès — qu'une image vaut mille mots. Qu'importe ce débat, nous nous contenterons de constater qu'il s'agit de deux procédés de signification différents et complémentaires, la graphie apportant une prédication qu'ignore l'écriture et l'écriture ne pouvant exprimer le sens intégral d'une image. Il est évident, par contre, que la recherche d'une information connue *a priori* profite énormément des avantages de la codification dans l'espace, ce qui explique la présentation particulière des périodiques.

Hormis quelques exceptions, les textes ainsi codés ne s'attirent que rarement de sanction « culturelle¹⁰ », ce qui ne veut pas dire que leurs possibilités sémantiques soient inférieures à celles du livre. Nous croyons au contraire que seuls les impératifs de la

9 Il demeure toutefois impossible d'assurer le succès d'une communication de masse par la seule observation de ces règles. Chaque nouveau message, malgré une organisation générale prévisible, met en œuvre une information « esthétique » qui défie toute modélisation. Peut-être d'ailleurs que ce genre de substrat sémantique n'est pas le seul à causer des fluctuations. Voir à ce sujet le livre de Pierre Fresnault-Deruelle, 1993.

10 Quand une revue, par exemple, reçoit-elle pour elle-même les éloges de la critique ou des institutions ? Certains de ses articles, tout au plus, retiendront l'attention pour leurs qualités propres.

production, c'est-à-dire des échéances de publication très serrées et une rentabilité précaire, les obligent à consacrer plus d'efforts à la mise en valeur d'une information déjà connue au détriment de signes autrement organisés. Sur l'échelle qui conduit d'une lecture intermittente à une lecture linéaire se répartissent tous les genres de périodiques en circulation à l'heure actuelle, les uns, aux dires de leurs détracteurs, insistant démesurément sur la *re-connaissance* de l'objet du signe, alors que les autres exploitent davantage les procédés d'*information* :



Il reste néanmoins que les périodiques ont une signification qui leur est propre, même quand un éditeur rassemble des écrits qui auraient pu être publiés séparément. En l'occurrence, le mode de lecture « sélective » continue d'opérer pour trois raisons principales : d'abord parce que chaque entrée à la table des matières constitue une unité de signification intégrale (ce qui n'est pas le cas pour un chapitre de roman, par exemple), ensuite parce que l'information y est traitée d'une manière plus synthétique (moins d'exemples fondus dans une perspective plus générale), et finalement parce qu'il faudrait une culture considérable et un intérêt démesuré pour lire de tels périodiques d'un couvercle à l'autre (il est à peu près inévitable que tant d'auteurs finissent par aborder des sujets inconnus *a priori*). Structurellement parlant, nous avons affaire à un type de textes sans équivalent.

Prévisibilité de la sémiosis culturelle

Contrairement aux pensées délibérées d'un interprète qui se forment en toute conscience, certaines inférences, particulièrement celles dont il sera question ici, suscitent des « effets pratiques » qui lui échappent en partie. Aussi est-il plausible qu'une influence subliminale s'exerce en certaines étapes de la sémiosis, même si elle fut souvent exagérée ¹¹. Qu'elle soit consciente ou inconsciente, volitive ou involontaire, la connaissance est un processus de croissance qui

11 Voir le bilan que Claude Cossette en fait, 1982, p. 219-241.

s'effectue *logiquement* et qui confère à la subjectivité une fonction spécifique. Dix lecteurs qui examinent la page-couverture d'un magazine, par exemple, en auront certainement une compréhension inégale et n'accepteront pas nécessairement de s'y attarder ; chacun d'entre eux, pourtant, réagit en respectant les préceptes de la théorie des signes, sauf que leur expérience collatérale étant nécessairement fluctuante, ne serait-ce que par le fait de la perception sensorielle, ils procèdent à une analyse qui ne se fonde pas sur les mêmes prémisses. La subjectivité personnelle existe, bien entendu (en formulant des « hypothèses » de lecture nommément), mais elle ne « dérègle » pas le cours de l'observation abstractive et des inférences qui lui font suite. La diversité des intérêts s'explique tout simplement par l'hétérogénéité du savoir à un moment donné, à moins que l'interprète essaie consciemment de sortir des sentiers battus. Cet effort de la raison, cependant, ne s'avère que rarement significatif sur une longue période ou à l'échelle collective.

Si toutes les parties de la sémiologie étaient mesurables, ou du moins si elles se montraient pondérables, nos raisonnements deviendraient peut-être la preuve vivante, voire « expérimentale », que la pensée est un processus régi par les lois de la logique. Dans la vie quotidienne, il est difficile d'évaluer l'expérience collatérale d'un individu, même lorsqu'il s'agit de la jauger par introspection, de sorte que la lecture d'un texte emprunte des détours en apparence imprévisibles. L'interprétation collective des périodiques nous convainc cependant que la

pensée se développe en toute cohérence : vu que les différences individuelles s'annulent dans le nombre, il est beaucoup plus facile de sonder les connaissances d'une communauté de personnes (leur étendue faisant que rarement ne surviennent des situations déroutantes — d'où l'apathie de la subjectivité), d'autant plus que dotée d'habitudes d'interprétation fortement consolidées, elle exerce ses jugements perceptuels en se référant à des normes très stables. Somme toute, l'acte de lecture de l'interprète collectif, gardien et promoteur de la culture, s'inscrit dans une sémiologie suffisamment prévisible pour que les éditeurs de périodiques procèdent à des conjectures, structurent leurs textes en conséquence et anticipent les réactions de leurs publics-cibles, prescience qui leur a valu de développer un marché de plus en plus florissant.

Une première étape, l'observation abstractive

Il va sans dire qu'en étudiant la réception des périodiques par une communauté de lecteurs, nous entrons dans un domaine où la « mesure » de l'interprétation devient capitale, parce que monnayable. Après plus d'un siècle de recherche, il semble bien que les spécialistes de la communication, et encore plus ceux de la nouvelle communication, en soient arrivés à des résultats qui prouvent inductivement : 1) que le lecteur-type de ce genre de message est à l'affût d'une information connue *a priori* ; 2) qu'il possède des habitudes de lecture inconscientes qui le guident vers des modèles

spécifiques (l'amour romantique se vend mieux aux États-Unis que dans l'Ouest canadien) ; 3) qu'il ne recourt qu'exceptionnellement à des raisonnements élaborés (ce pourquoi les périodiques « culturels » se vendent plus mal que les autres). Tout compte fait, c'est exactement ce que Peirce avait prévu en théorie, sauf que cette fois ses affirmations trouvent une confirmation parfaitement au goût du jour, celle des statistiques, de la secondéité¹².

À la recherche d'une information qui lui est familière, l'interprète collectif, avon-nous dit, parcourt rapidement le texte qui lui est proposé et finit par s'en constituer une idée synthétique (à la fois spatiale et temporelle). Mais cette opération ne s'effectue pas dans le désordre : parmi les études à ce sujet, plusieurs mettent à jour une axiologie utile à la création de stratégies d'écriture. En guise d'illustration, nous ne mentionnerons ci-après que quelques résultats.

Bien que le rapport entre les signes linguistiques et les images continue de soulever des questions qui demeurent sans réponse, nous savons depuis *Visual and Auditory Modalities* de M. Balmuth (1968) que cette superposition facilite grandement la mémorisation du texte¹³. Quant à savoir lequel

des deux axes de codification, spatial (images) ou temporel (caractères typographiques), s'impose comme le plus significatif, il s'agit probablement d'une comparaison fallacieuse, puisque les éléments en présence ont une nature trop différente pour être évalués d'un seul tenant. Dans un article paru dans la revue *Terre d'images* (1964) Michel Tardy prouve plutôt qu'ils forment un vaste système de prédication convergeant vers des « noyaux » sémantiques, et que la signification globale de l'ensemble peut subir des altérations importantes si leur positionnement varie. À ces résultats, Jean-Louis Swiners (1965) ajoute que l'apposition de signes débouche invariablement sur trois types de rapports abstraits : la ressemblance/ différence, la contiguïté dans l'espace ou le temps et la relation de cause à effet, constatation qui n'est pas sans rappeler les types d'interprétant (rhème, dicisigne et argument).

Outre ces considérations, est-il possible de prévoir sur quoi se portera l'attention de l'interprète collectif ? Ou encore, sommes-nous véritablement en mesure d'anticiper quel sera l'aboutissement de l'observation abstraite ? À en croire les effets obtenus par les annonceurs publicitaires, il semble

12 Il est difficile de dire si la masse impressionnante de statistiques nécessaires au développement des sciences de la communication précède l'élaboration de modèles ou sert simplement à les vérifier. Quoi qu'il en soit, nous pouvons juger du gigantisme de l'entreprise par le nombre de constructions théoriques ayant fait école dans les cinquante dernières années. À ce propos, voir Gilles Willett, 1992.

13 Cette constatation doit pourtant être relativisée dans le contexte d'une communication de masse. La firme canadienne Daniel Starch a évalué en 1966 qu'« un bon message scripto-iconique d'un quart de page dans un quotidien n'aura été perçu que par 35% des lecteurs... dont moins de 35% auront lu une partie du texte. Pour être perçu par 95% d'un auditoire, un message devra être répété au moins trois fois s'il est exceptionnellement efficace (s'il a été vu par 60% de l'auditoire à la première diffusion) ».

bien que oui, d'autant plus que cette prévisibilité touche à un nombre limité de points : 1) l'information connue *a priori*, 2) la régularité des signes, 3) leur organisation spatiale ou temporelle, 4) les thèmes de l'attention et de l'exposition sélective et 5) la couleur (Beaulieu, 1991, p. 152-167).

C'est en vertu du premier que nous avons tendance à nous regarder d'abord sur une photographie de famille et du deuxième que nous réussissons à partager notre attention entre plusieurs représentations. En conduisant une automobile, notamment, nous parvenons habituellement à décoder aussi bien ce qui se passe sur la route que ce que nous entendons à la radio, dans la mesure où l'information qui nous parvient reste régulière. Mais que se passe-t-il quand un obstacle se présente subitement sur la voie, ou même quand la radio diffuse une nouvelle surprenante, notre attention ne se porte-t-elle pas sur ce qui sort le plus de l'ordinaire ? Pour ce qui concerne le troisième point, mentionnons que la proportion habituelle des signes linguistiques et des images dans les périodiques favorise une lecture intermittente dans une forte majorité de cas, avec les effets que nous savons sur l'observation abstractive. Quatrièmement, pour ne donner qu'un exemple, Carnell et McDonald (1970) ont démontré que seulement 44% des fumeurs comparativement à 66% des non fumeurs prennent connaissance des campagnes menées contre le tabagisme.

À cette exposition sélective s'ajoute une attention inégale de l'interprète qui, en fonction de ses valeurs et de ses goûts, effectue un tri encore plus radical. Robert Palmer (1975), dans une étude statistique fondée sur un large échantillonnage, est arrivé à la conclusion que les préférences des adultes se regroupent autour de treize thèmes généraux, donnés par ordre décroissant : 1) la sexualité, 2) l'amour romantique, 3) la mort, 4) la destruction, 5) le combat physique, 6) la bonne chère, 7) l'aventure au masculin, 8) la force physique, 9) le monde des animaux, 10) les visages, 11) les paysages, 12) les mythes et 13) les mondanités. Finalement, en cinquième lieu, Déribéré (1968), Luckiesh (1972), Summer et Prestus¹⁴ ont prouvé qu'aucune couleur isolée n'attire l'attention plus qu'une autre, mais que les couples suivants ont une lisibilité supérieure : rouge/ blanc, vert/ rouge, noir/ blanc, bleu/ blanc, vert/ blanc, blanc/ bleu, noir/ jaune et rouge/ jaune. Au-delà de deux couleurs, il devient beaucoup plus difficile d'établir des comparaisons rigoureuses.

Les chemins de la connaissance

Les données précédentes rendent compte de la réalité de l'interprétation de façon approximative, puisqu'elles ne sont pas exhaustives et que leur validité repose sur des « probabilités ». Tous les efforts consentis dans le secteur de la recherche inductive en communication finiront bien par clarifier la

14 Ces deux derniers auteurs sont cités par Claude Cossette, 1982, p. 503-504.

situation. Compte tenu de leur vogue auprès des concepteurs de périodiques, nous pouvons toutefois convenir que leur précision suffit à déterminer la formation d'un « diagramme » qui est une sorte de bilan de la « reconnaissance » du signe. Regardé sous l'angle de la sémiotique, ce diagramme est le point de départ d'une réaction en chaîne dont il est difficile de prévoir où elle s'arrêtera ni combien d'informations nouvelles elle intégrera à la mémoire collective, mais qui évolue indéniablement dans une direction déterminée. Jusqu'à présent, l'interprète n'a pourtant rien appris qu'il ne savait avant de commencer à examiner le texte, si ce n'est la présence d'une possibilité de signification qui se trouve bel et bien entre ses mains.

Tout message scripto-iconique, et même ceux qui ne recourent qu'aux signes linguistiques, possède des points de convergence qui présentent les caractéristiques du nom propre¹⁵. S'il est difficile de préciser de quelle façon les images et l'écriture s'influencent réciproquement, il est certain par contre qu'elles déterminent ensemble des unités au statut particulier, en ce sens qu'elles sont les seules à avoir la possibilité de « classer », d'« indiquer » et d'« informer » l'objet de notre conception. Le nom propre est un signe en quelque sorte paradoxal, qui emprunte la voie de la généralité (n'appartient-il pas au code de la langue) pour singulariser un existant (en évoquant

ses qualités propres) qu'il situe dans une réalité contingente (il désigne toujours un seul objet) (2.329). Sa signification est l'une des plus complètes et des plus concises qui soient, sans compter qu'à partir du moment où il est attribué à un objet, elle ne fait que croître pour ultimement se développer en un nom commun et s'inscrire dans le code de la langue. Ce que nous recherchons dans les écritures et les images des périodiques culturels, ce sont d'abord des unités de ce genre, en partie parce que leur triple information les rend facilement reconnaissables, mais aussi parce qu'ils ont la capacité d'actualiser un existant déjà connu au moment de l'énonciation. À partir de là se greffe un réseau de prédicats d'une variété effarante, des couleurs, des formes, des dispositions, des textures, des appositions, des mots et des figures propices au développement d'une panoplie d'objets et d'interprétants, et qui auront désormais pour finalité d'instaurer une dominante inférentielle.

Le classement thématique des périodiques pratiqué par les distributeurs sert à ramener la diversité de leurs contenus à des séries homogènes, entreprise qui comporte bien des difficultés et qui s'est avérée le plus souvent décevante. Il existe sur le marché des textes dits « commerciaux » et d'autres « culturels », les premiers abordant les mêmes sujets que les seconds dans

15 Le nom propre se définit par l'individualisation qu'il opère et la permanence de la référence. Il ne se limite pas aux seuls signes définis par les grammairiens. Voir à ce sujet les trois synthèses les plus connues de la théorie du nom propre : John Algeo, 1973 ; Holger Sørensen, 1963 ; Farhang Zabeeh, 1968.

une alternance de signes où il devient souvent malaisé de les départager. Le thème de l'alimentation, par exemple, peut donner lieu à un traitement des plus inusités, de sorte qu'un lecteur non averti risque parfois d'acheter un périodique qui ne lui convient pas du tout. Heureusement, ce que nous appelons les systèmes de renvois, c'est-à-dire les titres, les sous-titres, les bandeaux, les exergues, les caractères gras, les encadrés et tout autre procédé utilisé lors de la mise en page, lui facilitent singulièrement la tâche en lui indiquant rapidement à quel genre de message il a affaire. Mais qu'est-ce au juste qu'il découvre après avoir feuilleté un numéro et qui lui fait sentir qu'il a trouvé ce qu'il cherche ?

Le sémioticien de la culture répondra que bien plus qu'un contenu déterminé, il s'agit d'une modalité de l'inférence grossie à souhaits lors de l'étape de l'observation abstraite, elle-même fondée sur la reconnaissance de noms propres. La logique des relations prescrivant que toute combinaison de quatre éléments ou plus peut être ramenée à des agencements de triades, mais qu'une triade authentique ne peut jamais se subdiviser en combinaisons de paires ou d'unités (1.369), il s'ensuit qu'il existe tout au plus trois modes de lecture des périodiques et que leur stratégie consiste à instaurer entre eux une hiérarchie. Nous avons déjà dit pourquoi l'interprète collectif ne recourt pas à l'abduction, à l'induction et à la déduction à parts égales, bien qu'un enchaînement réglé des trois soit absolument nécessaire au décodage des textes. Aussi sommes-nous

en droit de nous attendre à ce que les magazines et revues à dominante abductive, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, soient moins nombreux sur le marché que les autres, puisque cherchant constamment à créer de nouvelles habitudes d'interprétation, ils génèrent une tension de lecture nécessairement supérieure.

Une investigation s'impose pour déterminer les attributs phanéroscopiques exacts des signes scripto-iconiques, base d'une typologie qui, d'un point de vue pragmatique, est riche de promesses. Malgré les dangers que comporte une telle analyse — l'approche taxonomique, répétons-le, étant foncièrement incompatible avec l'observation d'une interprétation continue —, elle s'annonce d'une grande utilité pour la modélisation des inférences. Le texte linéaire se prêtant mal à une étude ponctuelle et digitale de l'information, il nous semble que l'avènement des procédés de composition intermittente commande l'adoption d'une méthode adaptée, inscrite dans une continuité d'interprétation. Peirce, tout bien considéré, nous ouvre de nouvelles avenues de recherche.

Perspectives d'une sémiotique de la connaissance

« Re-connaître » ou « connaître » par les signes, voilà une nuance qu'il importe de rappeler en tout premier lieu. Cela étant fait, il devient alors possible d'examiner la spécificité du texte à l'intérieur des balises dont nous disposons. À cet effet, l'interprétation sommaire d'un extrait du numéro 28

du magazine montréalais *Vice versa* (mars-avril 1990) s'avérera des plus instructives : elle met résolument l'accent sur la seule modalité de l'inférence susceptible d'introduire une information nouvelle, et conduit à l'acquisition d'un savoir inconnu au préalable. Par comparaison, d'autres périodiques essaient simplement d'ajouter des précisions à une information familière, ce qui les destine à une clientèle d'un autre ordre.

Précisons que ce périodique, dont le polyglottisme (français, anglais, italien) est l'un des traits distinctifs, bénéficie d'une subvention du Ministère de la Culture du Québec, du Conseil des arts du Canada et du Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (ce qui constitue en soi une forme de sanction), sans quoi il ne pourrait jamais rentabiliser le type de message qu'il propose. Il mérite l'appellation de « signe » parce qu'il s'impose à l'attention de la communauté et exprime une vision originale d'un aspect de la réalité. Son statut de « texte » (c'est-à-dire d'entité signifiante remplissant une fonction culturelle et ayant un impact normatif) n'est cependant rien moins que certain. Il se présente, de plus, comme un curieux mélange d'illustrations non figuratives et d'articles d'avant-garde dont une première lecture ne parvient pas à épuiser la signification. *Vice versa*, en outre, comporte une information esthétique manifestement importante (et intraduisible d'un médium à l'autre, Moles, 1972), des formes verbales du monde des événements commentés (caractéristiques du genre de

l'essai, Weinrich, 1973), des intentions politiques non dissimulées (et autant d'actes de langage, Searle, 1972), un inventaire de noms propres assez modeste (de par ses numéros thématiques) et des fonctions sémantiques limitées (la fonction phatique y étant plutôt laissée pour compte, Jakobson, 1963), bref un ensemble assez étrange conçu à l'intention d'un public-cible « cultivé ».

Pour déroutante que semble son interprétation à prime abord, elle se déroule tout de même allègrement, ses « possibilités » de signification trouvant le prolongement que ses créateurs ont calculé. Ainsi, le passage de la page couverture vers des éléments de signification syntagmatiques entraîne la formation (consciente ou inconsciente) d'une dominante inférentielle, vu que le recours à des *analogies* (par opposition à un raisonnement ou à une relation de fait) s'avère surtout nécessaire pour relier les éléments en présence (2.277). Le lien qui existe entre l'« Orient », thème central de ce numéro, et les illustrations insérées dans les articles (Jérusalem, un ouvre-boîte, un chameau, un hiéroglyphe, un musicien africain, etc.), ne peut se constituer que par l'intermédiaire d'une conception à multiples « valences », celle du « modernisme », signe des changements socio-culturels qui étaient en train de s'opérer à l'Est et qui promettent de changer la face du monde. Partant de là, l'intention de l'éditeur et des auteurs est de nous inciter à former un certain type de signes dont le bilan, à la lumière d'une analyse inférentielle, prend un tour résolument

spéculatif. L'interprétation qui en découle ne s'en avère pas moins cohérente ¹⁶ :

1) représentamen — apposition d'éléments connus *a priori* dans l'entourage d'un nom propre (c'est-à-dire, au sens sémiotique du terme, d'une sorte de support [mis ci-dessous en italique] de la prédication) qui demandent de la part de l'interprète une connaissance substantielle de l'Orient.

les Vingt-cinq trente ans, ceux qui ont fait le Liban, tous les vendredis matins, rue Rambam, à Tel Aviv, se défont. Frénésie de la solidarité. Génération de guerre. Chute du messianisme. On croit revenir du Vietnam. Par centaines, sous le soleil, filles et garçons, seuls, côte à côte. 120 décibels. En plein été. En plein midi. Ils hurlent, dansent *Let the sun shine in*. comme si Hanoï venait de tomber. Comme si Phnom-Phenh, en état de siège les avait jetés là, aux pieds des gratte-ciel, en épuisant leurs corps, comme pour accélérer la venue du Messie ou l'Apocalypse. Jadis Beyrouth dansait. Je ne peux pas photographier. Cet Orient. Ces corps qui se trémoussent. Je ne veux pas pétrifier la mémoire de voix mortes (Ouaknine, p. 9).

2) objet immédiat — la signification littérale des articles (le modernisme a fait son entrée en Orient).

Sous les voûtes de la vieille ville, sous les mille coupoles de pierre et de mortier de Süleyman le Magnifique, je me suis rendu, encore, inlassablement. La nourriture a-t-elle changé ? *Homus et pita. Kubbé. Shashlik. Tabiné. Falafel. Kosbara. Kamun. Zaatar.* Café filtre. Café turc. Express. Nescafé ! Olives de toutes les saumures. Fromages de toutes les méditerranées. Marinades bariolées. Navets mauves. Poivrons farcis. Concombres au youghourt. Piments. Saintes Aubergines. Pain fourre-tout. L'hébreu aussi a changé. Moins consonantique ¹⁶ L'inventaire que nous présentons n'est pas complet ni conforme à la terminologie de la dernière classification des signes de Peirce. Il aurait fallu dire que l'interprétation de *Vice versa* produit un 1) légisigne (réplique), 2) collectif, 3) copulant, 4) symbolique, 5) relatif, 6) usuel, 7) indicatif, 8) pragmatique, 9) argumental et 10) instinctif. Pour une explication

détaillée des principes de cette classification, voir David Savan, 1980, p. 13 et suivantes. que, plus voyellissant. Comme une musique des sables entre les lettres. Une langue que l'occupation a truffé de locutions arabes. *À la Kéfal. Salam. Choukran. Masbut* (Ouaknine, p. 9).

3) objet dynamique — le sens contextuel (le fait que l'avant-modernisme n'existe plus en Orient).

Insolent, je photographie encore quelques pierres, des encoignures de portes, des allées sombres. Un fouillis de buissons. Je parais suspect au regard d'un agent. Vous photographiez des buissons. À Jérusalem... Des boîtes à ordures... Des escaliers pourris et des entrées de portes minables ? J'explique que je ne sais pas photographier l'espace. Je photographie la mémoire d'un avenir qui ne meurt pas.(...) Dans ce cas, dit le policier, vous n'avez pas choisi le bon média. Étudiez l'hébreu. Plonger dans les textes sacrés. La langue sacrée est la seule photo du temps qui ne meurt pas. Bonne journée ! (Ouaknine, p. 10)

4) interprétant immédiat — la relation représentamen-objet explicitée dans le texte (le lien problématique entre l'Orient et le modernisme)

Nostalgie et colère des gestes. Nostalgie et colère des voix. Nostalgie des vallons aux blés presque ocre ou presque blancs. Colère des hommes dont on arrache les oliviers, dont on détruit les maisons. Nostalgie et colère des noces impossibles de l'Orient et de l'Occident, en ce milieu du monde qui n'appartient à personne (Ouaknine, p. 10).

5) interprétant dynamique — ce que nous corrigeons de l'objet immédiat par le contexte (le destin de l'Orient n'est pas lié au modernisme occidental)

L'Occident ? Un choc. Là-bas, j'ai un bureau à l'Académie des Sciences sociales de Beijing. J'écris des romans, des poésies, j'ai une vie raisonnable, confortable même. Des amis. Ici, j'ai voulu étudier, mais il faut de l'argent pour étudier, donc travailler, je suis plongeur dans un restaurant chinois. Et je suis toujours un étranger. Je n'ai pas un terrain solide sous mes pieds. Là-bas, j'ai une tradition. Je vais bientôt reprendre la vie normale (Gélinas, p. 17).

¹⁶ L'inventaire que nous présentons n'est pas complet ni conforme à la terminologie de la dernière classification des signes de Peirce. Il aurait fallu dire que l'interprétation de *Vice versa* produit un 1) légisigne (réplique), 2) collectif, 3) copulant, 4) symbolique, 5) relatif, 6) usuel, 7) indicatif, 8) pragmatique, 9) argumental et 10) instinctif. Pour une explication détaillée des principes de cette classification, voir David Savan, 1980, p. 13 et suivantes.

6) interprétant final — ce que nous ajoutons à la signification par notre habitude de lire des périodiques culturels (les auteurs de *Vice versa* ont une vision tendancieuse de l'Orient qui, même bouddhiste, n'a rien d'atemporel).

Si on demandait : Quelle est la religion la plus apolitique, celle qui s'intéresse le moins aux questions temporelles ? beaucoup n'hésiteraient pas à répondre : le bouddhisme. Ses monastères ne sont-ils pas les lieux de retraite et de méditation par excellence ? (...) Mais notre regard est sélectif : s'il s'arrête par hasard sur des manifestants qui, dans les rues de Seoul, exigent avec violence la fin de la mainmise américaine sur les affaires coréennes ou le procès d'un ancien dictateur, et si parmi la foule déchaînée on repère ici et là les visages, les habits de moines bouddhistes, cette autre réalité pousse rarement à remettre en question la première vision : nous restons convaincus que bouddhisme et politique sont deux univers différents (Modjta-ba Sadria, p. 12 et 13).

Cette interaction d'un représentamen avec un objet par l'intermédiaire d'un interprétant n'est qu'une des multiples lectures possibles en l'occurrence. Elle déclenche une vision du monde si ouverte, nouvelle, inattendue et originale qu'elle réduit la recherche de signes familiers à sa plus simple expression. Elle ne fait que soulever l'hypothèse d'une signification là où l'inférence inductive et déductive ne donneraient aucun résultat, faute de données congruentes.

Quelques observations de ce type ne suffisent évidemment pas à isoler la cause et les effets pratiques de l'inférence abductive. Pour ce faire, il faudrait procéder en sus à une évaluation de l'expérience collatérale collective du public-cible — travail qui déborde largement le cadre de notre exposé — reconnaître d'autres modalités de médiation

et étendre notre analyse à un extrait plus considérable. Suivre le décodage des périodiques à la lumière de ces paramètres contribue néanmoins à expliquer nos comportements de consommateurs et de lecteurs et précise ce que nous recherchons au moment où nous arrêtons nos choix : un mode de lecture précis, une manière de convoquer le sens, une façon de raisonner qui, dans le cas qui nous intéresse, revient à défier sans cesse les habitudes de lecture et à maximiser le processus de la connaissance.

Pour les besoins de notre exposé, nous avons retenu un échantillon de texte indiquant clairement une dominante inférentielle. L'interprétation, toutefois, ne se déploie jamais sans mélanges. De plus, elle passe sans révérence des périodiques aux livres, aux œuvres d'art, aux scènes de la rue et aux phénomènes naturels qui se chevauchent pour constituer notre conscience personnelle. De notre point de vue, sa mise en œuvre face aux phénomènes de la communication témoigne des possibilités heuristiques des théories de Peirce, et indique les conditions de cet exigeant travail de remise en question qui nous conduit à adopter de nouvelles idées. Car ce n'est pas seulement un modèle informationnel de plus qui s'ajoute aux répertoires déjà existants, mais bien un moyen de connaissance du réel fondé sur l'aspect dynamique de l'interprétation. Aussi nous avons voulu montrer que la lecture des périodiques, globalement bipartite ¹⁷, a pour effet de grossir

17 Notre lecteur aura reconnu sous cette distinction l'opposition que Peirce établit entre l'inférence « ampliative » et l'inférence « explicative ». Puisque ces deux classes englobent les modalités abductive, inductive, et déductive, il va de soi que la lecture des périodiques est plus exactement tripartite.

les linéaments de la réception collective du texte, en espérant que le procédé constituerait une preuve « expérimentale » de plus

à la teneur foncièrement logique de tout apprentissage.

Références

- ALGEO, John, *On Defining the Proper Name*, Gainesville, University of Florida Press, 1973.
- BALMUTH, M., *Visual and Auditory Modalities*, Boston, International Reading Association Conference, 1968.
- BEAULIEU, Françoise, *Jeux de signes culturels*, Québec, Université Laval, mémoire de maîtrise, 1991.
- DELEDALLE, Gérard, *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978.
- — —, *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot, 1979.
- DÉRIBÉRE, Maurice, *la Couleur dans les activités humaines*, Paris, Dunod, 1968.
- FRANÇŒUR, Louis, « Pour une sémiotique des traces », dans *Études littéraires*, Québec, Université Laval, vol. 21, n° 3, hiver 1988-89, p. 177-194.
- FRANÇŒUR, Marie, « Sémiotique de la littérature et esthétique des signes », dans *Études littéraires*, Québec, Université Laval, vol. 21, n° 3, hiver 1988-89, p. 91-107.
- FRANÇŒUR, Marie et Louis, *Grimoire de l'art, grammaire de l'être*, Paris et Sainte-Foy, Klincksieck et Presses de l'Université Laval, 1993.
- FRESNAULT-DERUELLE, Pierre, *l'Éloquence des images*, Paris, P.U.F., 1993.
- GÉLINAS, Aline, « Au-delà du dragon ? », dans *Vice Versa*, n° 28, mars-avril 1990, p. 17.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, éditions de Minuit, 1963.
- LUCKIESH, Matthew, *Visual Illusions : their Causes, Characteristics and Applications*, New York, Dover, 1972.
- MODJ-TA-BA, Sadria, « Des certitudes aux doutes », dans *Vice Versa*, n° 28, mars-avril 1990, p. 12 et 13.
- MOLES, Abraham, *Théorie de l'information et perception esthétique*, Paris, Denoël/ Gonthier, 1972.
- OUAQNINE, Serge, « Fragments d'Orient », dans *Vice Versa*, n° 28, mars-avril 1990, p. 9 et 10.
- PALMER, Robert-D., « Cluster Analysis of Preference Ratings of Pictorial Stimuli », dans *Journal of Clinical Psychology*, n° 3, 1975.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Collected Papers*, textes présentés et rassemblés par Charles Hartshorne et Paul Weiss pour les 6 premiers tomes, Cambridge (Massachusetts), 1934-35 ; par Arthur W. Burks pour les tomes 7 et 8, Cambridge, 1958. Ré-édition de l'ensemble par Harvard University Press (4^e édition, 1974).
- PUTNAM, Hilary et KETNER, Kenneth, *Reasoning and the Logic of Things*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992, p. 1-37.
- SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, troisième édition, Paris, Payot, 1969.
- SAVAN, David, « la Sémiotique phanéroscopique de Charles Sanders Peirce », dans *Langages*, n° 58, juin 1980, p. 13 et suivantes.
- SEARLE, John, *les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1972.
- SEBEOK, Thomas, *Iconicity : Essays on the Nature of Culture*, collectif (collectif sous la direction de Paul Bouissac, Michael Herg Felt et Roland Posner), Tubingen, Stauffenberg, 1986.
- SØRENSEN, Holger, *The Meaning of Proper Names*, Copenhagen, G.E.C. Gad Publisher, 1963.
- SWINERS, Jean-Louis, « Problèmes du photojournalisme contemporain », dans *Techniques graphiques*, Paris, nos 57-58-59, 1965.
- TARDY, Michel, « le Troisième signifiant », dans *Terre d'images*, Paris, n° 3, 1964.
- VICE VERSA, Montréal, « Éditions Vice versa Inc. », n° 28, mars-avril 1990.

« RE-CONNAÎTRE » ET « CONNAÎTRE » PAR LES SIGNES

WEINRICH, Harald, *le Temps*, Paris, Seuil, 1973.

WIENER, Philip et YOUNG, P., Frederic H., *Studies in the Philosophy of Charles Sanders Peirce*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1952.

WILLETT, Gilles et al., *la Communication modélisée : une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1992.

ZABEEH, Farhang, *What is in a Name*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1968.